

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.



“Aime Dieu et

va ton chemin.”

# Bulletin de l'Union-Allet

VOL. VII.

MONTREAL, OCTOBRE 1880.

No. 12

## SOMMAIRE.

- 1.—AVIS DE LA DIRECTION.
- 2.—LISTES DE SOUSCRIPTIONS.
- 3.—LE DRAPEAU.
- 4.—LE GENERAL GARIBALDI.
- 5.—REVUE DES INTERETS CATHOLIQUES.
  - I. ROME;
  - II. FRANCE;
  - III. ANGLETERRE.
  - IV. AUTRICHE.

- 6.—LETTRE DE ROME.
- 7.—VIVE LE ROI.
- 8.—SOUVENIRS DE VOYAGE.
- 9.—PROMOTION.
- 10.—UNE REUNION D'OFFICIERS PONTIFICAUX.
- 11.—LES VETERANS PONTIFICAUX DE NEW-YORK.
- 12.—MONUMENT-ALCET—Lettre du Général de Castella.
- 13.—MARIAGE—DE'ES.

### Avis de la Direction.

Avec ce numéro finit la septième année du *Bulletin*. Nous saisissons avec empressement cette occasion pour remercier nos abonnés du précieux encouragement qu'ils daignent accorder et conserver à notre modeste organe.

Qu'ils soient persuadés que nous ne négligerons rien pour mériter un si bienveillant patronage.

Nous prions en même temps ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore réglé leur compte pour l'année écoulée, de vouloir bien nous envoyer le montant de leur abonnement le plus tôt possible, ayant nous-mêmes à régler dans un bref délai nos frais d'impression et d'administration.

Comme nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, nous ouvrons aujourd'hui deux listes de souscription en faveur de deux œuvres éminemment recommandables et nous comptons sur le zèle de nos abonnés pour alimenter ces listes qui paraîtront régulièrement sur notre journal.

Prix de chaque souscription, 5 cts par mois ou 50 cts pour l'année, payés d'avance.

#### ŒUVRE DU DENIER DE ST-PIERRE.—Première Liste.

MM. B. A. T. DeMontigny, pour l'année.....	\$0 50
L. Forget do .....	0 50
N. Renaud do .....	0 50
A. LaRocque, jun. do .....	0 50
R. Beullac do .....	0 50
A. Martin do .....	0 50
E. Hurtubise do .....	0 50
E. Morgan do .....	0 50
J. McKenzie do .....	0 50
	<b>\$4 50</b>

#### ŒUVRE DE L'EVÊCHÉ DE MONTRÉAL.—Première Liste.

MM. B. A. T. de Montigny, pour l'année.....	\$0 50
L. Forget do .....	0 50
N. Renaud do .....	0 50
A. LaRocque, jr, et famille do .....	1 50
R. Beullac do .....	0 50
A. Martin do .....	0 50
E. Hurtubise do .....	0 50
E. Morgan do .....	0 50
J. McKenzie do .....	0 50
	<b>\$5 50</b>

### Le Drapeau.

Quoique le mot soit moderne, l'idée qu'il représente remonte à la plus haute antiquité, aussi a-t-il toujours été l'objet de la vénération et de l'amour de tous les peuples. Un bon citoyen, soldat ou non, y voit comme attaché l'honneur de son pays, il l'entoure de respect et d'affection. Placé sur nos forteresses ou suspendu à nos balcons, le drapeau représente l'autorité, l'ordre; entre les mains du soldat sur le champ de bataille il devient un guide à la victoire ou le lincol du brave dans la défaite. Nous devons donc honorer les couleurs de la patrie, les aimer, les respecter et les défendre, au prix de notre sang. Tous ceux qui ont porté les armes comprendront bien vite les sentiments que le drapeau doit inspirer, en se rappelant celui de leur régiment.

En ces temps-ci, différentes dates historiques nous reportent naturellement à ce sujet si intéressant. La remise solennelle des drapeaux à l'armée française le 4 juillet dernier, date qui fut la marraine du tricolore; le drapeau fleurdelisé de Carillon, que nous portions

le 24 juin à Québec escorté, lui, de deux autres qui nous sont si chers, ces différents événements nous ont suggéré l'idée d'aborder la question, à savoir : quel est le drapeau français qui pourrait et devrait être arboré dans nos fêtes nationales canadiennes-françaises.

Une petite digression qui nous ramènera cependant bien vite à notre sujet.

Puisque nous causons drapeau, notre devoir nous appelle à saluer tout d'abord le notre, celui du régiment. Les zouaves ne reçurent qu'un drapeau officiellement, ce fut celui donné par Sa Sainteté Pie IX à Porto-d'Anzio, (avril 1862). Tout le Régiment reçut la Royale visite de Son Roy : ce jour là, lui fut confié le drapeau qu'il a conservé jusqu'à la reddition de Rome, en 1870. Échappé comme par miracle au sac de Rome par les Piémontais, il fut, dit-on, sauvé par M. l'adjudant major de Fumel ; ce brave officier le cacha dans sa large ceinture et ne le montra à ses compagnons que lorsqu'ils furent à bord de l'Orénoque, en rade de Civita Vecchia et sous la protection de la frégate française commandée par M. Briot. Là, se rangeant autour de ce glorieux lambeau d'étoffe, nos camarades se le divisèrent en petits morceaux ; chacun d'eux avait une relique, et quelle précieuse relique ! Ainsi finit cet étendard béni par Pie IX ! Pouvait-il mieux finir ?

A Mentana, il avait été noblement à la peine. Porté en avant au plus fort de la mêlée lors de la dernière charge du Régiment (avant l'entrée en ligne des Français), il avait reçu le baptême du feu, témoins plusieurs trous de balles qu'il portait. Monsieur le lieutenant de Chergé, ne l'avait point ménagé, aussi le porte-drapeau fut-il décoré. De 1867 à 1870, le régiment n'ayant jamais donné en corps, le drapeau avait monté la garde royale au Vatican à tour de rôle avec ceux des autres régiments. Vous vous le rappelez n'est-ce pas, camarades, quand, en grande tenue, nous allions le chercher, musique en tête, chez le colonel ? Comme nous marchions allègrement et comme nous nous pressions amoureusement autour de notre étendard ! Et la *sonnerie au drapeau* ? comme elle avait le don de nous électriser ! Quand sur la place St. Pierre, on voyait arriver à bride abattue, le *Battistrada* du St. Père, comme nous étions fiers de saluer le Royal Evêque de Rome, avec les plis de notre drapeau ! A ces beaux moments succédèrent de rudes épreuves, 1870, une invasion lâche et sacrilège, le 20 septembre, la reddition de Rome, le licenciement, la séparation, et enfin la scène émouvante du partage de ce glorieux étendard. Salut au drapeau !!!

Nos camarades français trouvèrent une bannière quasi miraculeuse sur les plaines de Loigny. Nous savons comment ils l'aimèrent, la suivirent, — la plupart d'entre eux jusqu'à la mort ; comment, cinq fois ramassé dans la lutte, les mains d'un blessé, le fanion du Sacré-Cœur fit reculer des Prussiens et sauva la retraite d'un grand corps d'armée. Ensanglanté, troué de balles, le fanion fut sauvé des mains de l'ennemi ! Serait-il le fanion des futurs combats de l'Eglise ? il en est digne ! Salut encore à ce noble étendard !

Nous, Zouaves Canadiens, avons aussi notre drapeau ; pour lui, point de lutte meurtrière, il est vrai. Béni par

un Saint Evêque et noblement porté à travers la France, il a pu revenir sans entraves, des mauvais jours de 1870, grâce à un de nos braves aumôniers. Dire que nous l'aimons est inutile, et il ne peut y avoir de plus délicieux moments pour nous, que lorsque nous nous retrouvons réunis à l'ombre de ses plis. Salut encore au drapeau ! !

Ces trois drapeaux dont nous venons de parler représentent une idée essentiellement religieuse, la défense du pouvoir temporel des Papes qui, nous le croyons, est essentiellement lié à la défense de ses droits spirituels.

Nous en avons encore un quatrième qui a droit à notre respect, à notre amour, à nos souvenirs, je veux parler du drapeau de Carillon. Les trois premiers nous réclament comme catholiques, celui-ci nous réclame comme Français. Par notre amour, notre vénération pour ces quatre drapeaux, nous sommes, bien et dûment catholiques et Français ; personne ne peut en douter. Pussions-nous toujours rester ainsi ! Ces quatre drapeaux représentent pour nous, notre attachement à Rome et à la vieille France : Dieu et Patrie !

Nous devons conserver et entretenir ces nobles et généreux sentiments envers ces glorieuses enseignes qui nous rappellent notre foi, notre histoire, nos traditions.

Loin de nous de vouloir bannir le tricolore, le drapeau actuel que la France a arboré pendant près de cent ans. Ce drapeau a ombragé d'héroïques faits d'armes, des victoires remportées dans l'univers entier : il était présent à de grandes et nobles choses que la France peut produire en tous temps et en tous lieux. Il était à Rome en 1848, à Mentana en 1867 ; la France, sous la République (que les temps sont changés !) et l'Empire, raffermisssaient le Saint-Siège. Dans les contrées lointaines, le tricolore a bien souvent fait respecter nos missionnaires et nos sœurs de charité. Sous cet aspect religieux il a bien mérité.

Quant à la gloire humaine, il en a recueilli partout ; des grandes guerres napoléoniennes aux guerres de Crimée, (1853), de l'Italie, (1859), du Mexique, (1861) jusqu'aux terribles années de 1870. Oui, même dans les plus sombres défaites, ce drapeau a eu ses instants de gloire. Nous nous associons à ses jours de deuil comme à ses journées de triomphe. Nos cœurs ont battu de joie pour ses victoires et nos poitrines se sont gonflées de sanglots dans ses défaites. Nous l'avons montré à ces différentes époques, mais nous nous demandons toujours si c'est bien là le drapeau de nos pères, des vainqueurs de la Monongahela, de Carillon, de Ste Foye ou des glorieux vaincus des plaines d'Abraham ou de Montréal. Nous nous demandons si de Beaujeu, Montcalm, Lévis revenaient parmi nous, ils ne trouveraient pas étrange que les descendants de leurs soldats portent un autre drapeau que celui qu'ils menaient à la victoire ou à une héroïque défaite. Ils ne comprendraient pas, eux, les chevaliers de la fidélité, l'absence des fleurs de lys. C'est pourquoi nous disons, tout en respectant hautement le drapeau actuel de la France, que nous ne pouvons avoir d'autre drapeau national français que le drapeau blanc fleurdelysé. Nous ne cacherons pas nos aspirations royalistes, ce serait une honte que nous ne connaissons pas. Le drapeau tricolore est essentiellement révolutionnaire et nous ne sommes pas révolutionnaires. Fabriqué au lendemain de la prise de la Bastille

et dans le sang, ce drapeau ne nous appartient pas et nous ne pouvons que lui préférer le drapeau blanc de François I, d'Henri IV et celui que le légitime héritier de la royauté française a si hardiment et obstinément voulu conserver à la France. Le drapeau blanc d'Henri V est donc encore le nôtre. C'est celui-là qui devra figurer, lorsque son heure sonnera : la véritable amnistie, non des communards, mais des honnêtes gens délivrés de la persécution des jacobins et des retours de Nouméa. Il sera en France, le signal de la paix, de la justice, de l'autorité véritable. Sera-t-il donné au Canada-français, le premier, de relever à la face du monde entier le drapeau qui, pour lui, a été les langes de sa naissance comme le liuceul glorieux de sa mort ! C'est ce que nous appelons de tous nos vœux. Nous reviendrons au drapeau blanc.

Le blanc, couleur nationale française, toujours conservé dans tous les drapeaux successifs de la France, devra succéder au drapeau rouge que l'on s'efforce (sans s'en douter) d'arborer aujourd'hui en France. En effet, qui sait si bientôt une nouvelle distribution de drapeaux rouges par MM. H. Rochefort, Blanqui, Monjau, nouveaux chefs d'une nouvelle république ne viendra pas étonner le monde entier ? Heureusement cela devra durer peu de temps. Le drapeau blanc doit arriver.

Pour rendre cette idée pratique, il faut que nos amis se consultent et travaillent à sa diffusion et à sa propagation. Nous en reparlerons prochainement.

Qu'il soit bien entendu que, dans cet article, nous n'écrivons aucunement par haine pour le drapeau tricolore ; nous disons simplement qu'il est étranger à notre histoire, à nos traditions. Que les Français de France arborent le tricolore aujourd'hui, c'est leur affaire, et nous n'avons rien à y voir ; mais que les Français du Canada arborent le drapeau de François I, Henri IV et Henri V ! Leur histoire, leurs traditions les y autorisent, le passé leur en fait un devoir, le présent les en justifie et l'avenir les y convie en leur laissant entrevoir de bien douces espérances.

Comme colonie anglaise, nous n'avons pas de drapeau national. Le drapeau anglais qui nous offre les plis de sa protection a droit à notre respect, mais c'est tout ; nous n'y manquerons pas, ce serait de l'ingratitude ; car nous jouissons, sous lui, d'une pleine et entière liberté ; notre religion, nos lois, nos institutions, notre langue y trouvent actuellement leur sauvegarde. Nous croyons au présent état de choses tant que le bureau colonial voudra s'occuper de nous et que nous serons un débouché rémunérateur pour les fabriques anglaises ; mais enfin il manquera toujours à ce drapeau, l'amour, le grand amour du soldat pour son enseigne, cet amour ne s'acquiert pas ; c'est un amour à première vue (love at first sight) que l'on possède en naissant. Quand la Providence voudra que nous voguions seuls sur l'océan du monde politique, les quatre races qui composent la Confédération Canadienne trouveront dans leurs emblèmes la fleur de lys, les feuilles d'érable, la rose, le trèfle, un chardon, le tout sur un fond blanc, un joli sujet de composition. Nous pourrions alors penser à notre drapeau national. En attendant, efforçons-nous de conserver nos traditions qui font la force d'un

peuple. Si un drapeau est un signe sensible de la tradition d'un peuple, le drapeau blanc fleurdelysé est traditionnel parmi nous, il ne faut pas l'oublier. Un peuple, a dit un historien, qui n'a pas de traditions est un peuple qui a les reins cassés. Si nous ne voulons pas que la Providence nous trouve paralysés quand elle aura besoin de nous, travaillons à conserver nos traditions ; le drapeau blanc fleurdelysé est une tradition. Nous ne pouvons pas risquer de le perdre sans nous exposer à tomber, comme race, dans l'oubli, et mériter ainsi d'être englobés et assimilés dans des races étrangères.

N. B.—Puisque nous parlons drapeau ne serait-il pas à propos de suggérer aux dames canadiennes de Montréal, l'idée d'en présenter au 65<sup>me</sup> bataillon. Ce serait de leur part une manière bien gracieuse de montrer tout l'intérêt qu'elles doivent porter à ce beau régiment. L'idée est lancée, et pour peu qu'elle ait son entrée dans quelques salons cet hiver, elle devra réussir. Le second drapeau, qui est le drapeau propre du régiment (regimental colors), serait le champ où pourrait s'introduire pratiquement l'idée qui fait le sujet de l'article précédent.

### Le Général Garibaldi.

Dans le cours de l'année dernière, nous avons souvent parlé de ce héros des deux mondes et nous nous sommes fait un devoir de démontrer ses incohérences, sa fatuité, ses aspirations transcendantes, ses négations de Dieu, ses grands projets humanitaires. Nous avons vu que cet homme parle un langage emphatique comme une sybille et une sybille des plus obscures, et qu'il aspire à de grandes choses, se croyant doué d'un talent supérieur et se persuadant même qu'il est un génie.

Par compassion nous l'avons appelé insensé, ce qualificatif s'attachant à toute personne qui, avec le sérieux d'un philosophe d'importance donne vent à tout propos à des insanités de toute sorte.

Depuis quelque temps on ne voyait plus sur les journaux de ses lettres laconiques à un cher ami. Mais aujourd'hui le sommeil du grand homme a été troublé par l'incarcération de Canzio, son gendre, et le voilà qui débite de ces choses dont tout homme sensé renie la paternité.

A tous les ministres, y compris son cher Cairoli, il a donné du laquais démasqué et ensuite il a tonné contre eux dans sa colère. Mais Canzio est resté en prison ; à sa voix furibonde personne ne s'est effrayé.

Alors il s'est recueilli et a tenté un coup de maître qui devait mettre en sa faveur peuple, parlement et monarchie. Il a appelé son fils Menotti et avec un accent de dédain et de dépit, il lui a ordonné d'écrire.

Il en est sorti une lettre, cette fois plus longue que les autres, dans laquelle lançant des injures à droite et à gauche, le père et le fils ont envoyé leur démission de députés.

Mais le coup n'a fait aucun effet, pas le moindre effet. Tous les journaux ont répété dans leurs colonnes que le général Garibaldi et son fils se démettraient de leur charge de députés. Personne ne s'est lamenté, personne n'a fait de commentaires, personne

n'a réclamé ! Comment donc ! La puissance de cet homme à la parole, au signe duquel tremblaient ministère et administrés serait méprisée aujourd'hui ? Et les phalanges de sectaires qui se seraient jetés dans le feu pour lui, à son seul nom, sont donc dispersées, évanouies, anéanties ? Que veut dire cela ?..... Mystère !

Mais lui, jadis brave en expédients, ne perd pas courage et annonce au peuple italien qu'il va quitter Caprera et courir sur Gênes. O merveille ! Aucun de ses amis ne l'acclame et aucun de ses ennemis ne tremble.—Qu'il aille et qu'il agisse !

Qu'ira-t-il faire à Gênes ?

Un journal humoristique écrit : " On dit qu'il a en tête un de ses grands projets pour régler le cours de la *Polcevera* et pour améliorer les *Carugi*, précisément comme il a fait pour le Tibre et la campagne romaine.

Et voilà ! On déverse encore sur lui le ridicule ! En continuant ainsi il deviendra finalement le jouet de la populace.

Le fantôme autoritaire démocratique, le vieux dur à cuire, le Dieu Terme tombe, roule, s'aplatit aux pieds du peuple qui lui rit au nez !

LA FEDELTA.

### Revue des intérêts catholiques.

Rome.—Par ordre de S. S. Léon XIII, un *Triduum* solennel avec exposition et bénédiction du Très-Saint-Sacrement, a été célébré les 26, 27 et 28 septembre, en l'honneur de saint Michel Archange, dans plusieurs églises de Rome. Les fidèles s'y sont portés en foule et se préparent maintenant, suivant l'intention du cardinal-vicaire, à rendre des honneurs éclatants à la Reine du Saint-Rosaire, la Vierge de Lépante, qui jadis sauva l'Eglise et l'Europe de l'invasion musulmane.

Le Souverain Pontife continue à recevoir de nombreuses adresses qui lui sont envoyées par les archevêques et évêques, d'Italie pour lui rendre grâces d'avoir proclamé saint Thomas d'Aquin protecteur des écoles catholiques. Nous remarquons entre autres Mgr Villa, évêque de Parme, qui, ayant dédié dans sa cathédrale une chapelle au Docteur angélique, a reçu de Sa Sainteté un bref de félicitations.

—Un savant oratorien a été chargé par le Saint-Siège de préparer un grand travail sur l'histoire de l'Eglise d'Afrique, qui, dans les premiers siècles du christianisme, comptait plusieurs centaines d'évêchés. L'illustre Pontife qui gouverne l'Eglise universelle s'est vivement préoccupé des moyens de rendre à la foi et à la civilisation le continent africain ; aussi Léon XIII s'intéresse-t-il vivement aux expéditions scientifiques qui ont lieu depuis quelque temps dans ces contrées. Il est probable que, lorsque, le travail historique dont nous avons parlé sera terminé, le Chef de l'Eglise exprimera, par quelque acte solennel et public, ses intentions à l'égard des populations africaines. C'est là une nouvelle preuve des efforts généreux de Léon XIII pour associer l'Eglise à toutes les entreprises de la science et de la civilisation.

—Le ministre de l'intérieur, M. Depretis, vient de rappeler aux préfets, par une circulaire spéciale, " l'obligation " de notifier tout nouveau cas de prise de voile ou de profession religieuse qui se vérifierait dans les maisons qui sont encore laissées aux communautés de femmes. Cette inique violence prouve bien que le but dernier des législateurs italiens qui ont pris les biens des couvents, sous prétexte d'abolir la main-morte, est de causer, autant qu'il est en eux, l'extinction totale de la vie religieuse en Italie.

—Au moment où les gouvernements français et italien ont la prétention, en expulsant les religieux de leurs monastères, de ne point porter atteinte à l'Eglise, il est bon de remarquer que le Sacré-Collège compte dans ses rangs, sur quarante-quatre cardinaux, neuf religieux : deux dominicains, un augustin, un cordelier, un bénédictin, un jésuite, un rédemptoriste, un oblat de Marie et un oratorien, dont trois sont Français, le bénédictin dom Plitra, du diocèse d'Anton, le dominicain Zigliara, de Bonifacio (Corse), et l'oblat Mgr Guibert, d'Aix en Provence.

Il y a plus ; sur neuf cent quatre-vingt-seize sièges épiscopaux, qui étaient occupés au commencement de cette année, deux cent quatre, c'est-à-dire près du quart, l'étaient par des religieux (vingt-huit observantins, vingt-cinq dominicains, vingt-six bénédictins, vingt-un capucins, douze lazaristes, douze récollets, onze carmes, onze oblats, neuf jésuites, neuf oratoriens, sept augustins, six rédemptoristes, etc.)

—On écrit de Naples, le 19 septembre, que la précieuse relique du sang de saint Janvier a été extraite de la châsse qu'elle occupe dans la chapelle du Trésor, en présence du clergé et d'une foule innombrable.

Le sang a été trouvé durci et adhérent aux parois de la fiole, on l'a déposé auprès de la tête du saint Evêque et les prières du clergé et du peuple ont commencé.

La liquéfaction du sang s'est opérée pendant le trajet de la chapelle du Trésor au maître-autel de la cathédrale, sur lequel les saintes reliques étaient exposées pendant l'office solennel célébré par Mgr l'archevêque.

Suivant l'antique coutume, le miracle fut annoncé par un drapeau hissé à bord d'un bâtiment de la marine royale. 21 coups de canons furent alors tirés, auxquels répondirent toutes les cloches de la ville, mises joyeusement en branle. Le 20 septembre au matin, le sang de saint Janvier fut trouvé de nouveau durci et on le remit dans sa châsse.

Ce miracle éclatant, dont l'authenticité ne peut être mise en doute, est bien fait pour confondre les sceptiques railleurs des ennemis de notre sainte religion.

Sa Sainteté Léon XIII, en réponse à une adresse présentée par un corps de fonctionnaires pontificaux, a réaffirmé le droit de l'Eglise au pouvoir temporel dont l'ont dépouillé les événements politiques. Il a dit que l'entrée des Italiens dans Rome avait été un vol et un outrage sans provocation, au soutien desquels on ne peut apporter aucune excuse, aucun palliatif. Il a parlé aussi du système d'écoles qu'il a condamnées, et il a exprimé le regret que la faiblesse de ses revenus l'empêchent de combattre comme il le désire, l'invasion de l'infidélité et de l'incrédulité.

FRANCE.—La *Semaine religieuse* de Paris, dans une note relative à l'affaire de la Déclaration des Congrégations religieuses, rétablit ainsi la vérité des faits :

“ Il n'est pas exact, comme on l'a dit, que le cardinal archevêque de Paris et d'autres évêques aient pressé M. le président du conseil d'entamer la négociation. Le cardinal Guibert, en particulier, n'en a eu connaissance que par une communication du Saint-Siège. C'est par notre ambassadeur à Rome, que M. le ministre des affaires étrangères a fait savoir au Pape que, à défaut de la demande d'autorisation, le gouvernement désirait recevoir des chefs des congrégations une déclaration qui désavouerait toute intention d'intérêt politique, toute idée d'opposition aux institutions actuelles du pays.

“ Le Saint Père jugea qu'il n'y avait aucun inconvénient à renouveler une affirmation qui est conforme aux principes et à la constante tradition de l'Eglise, et qu'il y en aurait beaucoup à la refuser, parce qu'on semblerait avouer par là cette attitude de belligérants, injustement reprochée aux congrégations.

“ La suite des événements a fait voir combien les vues du chef de l'Eglise étaient sages et élevées. Car, désormais, on pourra bien poursuivre contre les congrégations les mesures de rigueur, si tristement inaugurées le 25 juin ; mais ce qu'on ne pourra plus faire, ce sera de couvrir d'un prétexte politique une persécution dirigée contre des institutions chères à l'Eglise, nécessaires même à son action dans le monde. Chacun comprendra que ce qu'on frappe dans les religieux, c'est la religion elle-même.”

Le 29 septembre, 60<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de M. le comte de Chambord, des messes ont été célébrées avec un empressement inaccoutumé, dans toutes les villes de France.

A Paris, l'Eglise Saint-Germain-des-Prés débordait dimanche. L'office divin était présidé par un évêque vénéré, Mgr Dubuis, évêque du Texas.

Chaque année, l'émotion de la foule devient de plus en plus intense, à mesure que s'impose plus ostensiblement la nécessité impérieuse du gouvernement de la délivrance.

Le chœur était rempli de prêtres, la religion opprimée, frappée dans ses affections les plus chères, éprouve plus que jamais le besoin d'une autorité aussi digne, aussi ferme que respectable, capable de favoriser le développement de toutes les nobles et saintes libertés.

Au premier rang de la nef centrale se tenaient MM. de Saint-Victor, les comtes de la Vieville, Olivier de Chevigné, une foule de notabilités légitimistes et les représentants de toute la presse royaliste.

Le *Moniteur officiel* de l'opportuniste s'évertue à railler les manifestations qui s'élèvent, avec un admirable ensemble, de tous les points du territoire français, en faveur de l'auguste héritier de la maison de Bourbon. Au silence dédaigneux du passé succèdent les railleries ; c'est de bon augure. N'est-ce point une preuve que nos adversaires politiques, la conscience chargée des violences despotiques et odieuses de leur campagne contre le catholicisme, se préoccupent du mouvement de l'opinion publique qui s'opère ! Une quête fructueuse a été faite au profit de ces excellentes écoles congréganistes vouées à l'entretien des

enfants du peuple, et que les railleurs de la *République française* persécutent avec une haine aussi stupide qu'infâme !

La défense de la liberté religieuse se poursuit avec vigueur.

La conférence faite dimanche soir, au cercle de Ménilmontant-Belleville, par M. Edmond Robert, secrétaire-rédacteur de la *Correspondance Saint-Chéron*, a obtenu un grand succès.

Le jeune orateur avait choisi pour sujet : *De l'influence de la religion sur le patriotisme*. A sa sortie de la salle, M. Edmond Robert a été l'objet d'une ovation enthousiaste de la part de ces braves ouvriers.

Jeudi, à une heure et demie, M. Ernoul, sénateur, ancien ministre, a fait, à la Roche-sur-Yon, une conférence sur la liberté religieuse.

Plus de 1,000 personnes, accourues, de tous les points du département, étaient venues entendre la parole éloquente et chaleureuse de l'illustre orateur.

A Mazamet (Tarn), le 17 septembre, l'auditoire, enthousiasmé par la parole de M. de Belcastel, s'est séparé aux cris de : vive Dieu ! vive la France ! A Magron (Landes), de nombreux auditeurs ont applaudi au discours de M. A. de Clay, ancien auditeur au Conseil d'Etat.

ANGLETERRE.—L'Angleterre se montre hospitalière pour les expulsés de la République française. Les RR. PP. Jésuites viennent d'acquérir, dans le Worcestershire, la propriété de *Hodzor House*. Elle est située dans une vallée pittoresque où se groupent beaucoup de propriétés seigneuriales.

L'agitation en Irlande continue avec une violence croissante, et malheureusement elle ne se traduit pas seulement par des meetings passionnés, mais encore par des assassinats. Lord Mountmorris a été assassiné par ses tenanciers avec lesquels il était en procès. Deux meetings de 10,000 et de 20,000 hommes ont ravivé le feu des passions sociales. De tristes conséquences sont à redouter, à la veille de l'hiver, en face d'agitations aussi profondes et aussi durables.

AUTRICHE.—L'empereur d'Autriche vient de terminer, à travers ses provinces du Nord, un voyage triomphal dont l'Europe entière s'est occupée pendant dix jours, et qui a laissé le champ libre à bien des conjectures. Aujourd'hui comme hier, le rétablissement de la Pologne est un problème dont la solution est au pouvoir de Dieu ; mais si le voyage de François-Joseph n'est point venu inaugurer une politique nouvelle, il aura servi à démontrer des faits d'une haute portée.

L'empereur a rendu à la Galicie l'usage de sa langue nationale dans l'enseignement public, les tribunaux et l'administration ; il a couvert de sa protection la religion catholique, à laquelle les polonais tiennent avec le même amour qu'à leur nationalité, et qui était menacée par les libéraux allemands. Il a relevé les écoles et les universités de ce pays, qui étaient germanisées et déchues. Il a fondé à Cracovie une académie des sciences. Il récompense les littérateurs et les artistes gallicans. Il vient de restituer aux polonais, ses sujets, le vieux château de leurs rois en promettant de lui rendre son an-

cienne splendeur ; maintenant, pour couronner son œuvre il les convie à travailler avec son aide à relever le bien-être de la Gallicie, et il a donné une garantie de ses bonnes intentions à cet égard en confiant le portefeuille des finances de la monarchie à un économiste distingué et patriote éprouvé.

L'empereur d'Autriche a donné la grande leçon à la Russie, et les journaux de ce pays commencent à la comprendre. Si le gouvernement du czar en profite, ce sera un nouveau bienfait que la Pologne devra à François-Joseph.

### Lettre de Rome.

Rome, 21 septembre.

La démonstration du 20 septembre s'est passée, tant bien que mal, au milieu de la pluie, et dans un tel vacarme qu'il était bien difficile de s'y reconnaître. Voyons maintenant la portée qu'elle a eue.

Evidemment la république a eu les honneurs du triomphe. Cinq mille citoyens ont protesté contre la fête officielle en se rendant au mont Janicule pour y honorer les *preux* qui ont défendu la république romaine en 1849. Les orateurs ne se sont pas gênés pour dire toute leur pensée.

Selon eux, le roi Victor-Emmanuel et son fils Humbert ne sont que des usurpateurs, qui ont accumulé à leur profit l'Italie et Rome, dérivées par le sang du peuple, et guidaient un héros qui gémit à Caprera sur les trahisons et le mauvais vouloir de la monarchie. On a beaucoup brodé sur ce thème, selon l'habitude. Et on a beaucoup applaudi, toujours selon l'habitude.

Les ministres actuels, cela est bien entendu, n'ont rien fait, ni pour empêcher la démonstration, ni pour y mettre un frein. Ils en ont été punis, car il y a un tel orateur qui, fatigué de rabacher les vieux outrages contre la monarchie, est tombé à bras raccourcis sur nos très honorables ministres ; cela a produit une situation assez difficile pour la police présente au spectacle. Cependant, elle s'est abstenue d'intervenir ; mais lorsqu'on a commencé à faire des allusions à l'*Italia irredenta*, alors la réunion a été dissoute.

Sur la place du Panthéon, un drapeau de l'*Italia irredenta* a fait apparition quelques heures plus tard. Les agents de la sûreté se sont aussitôt jetés sur celui qui le portait, mais il était puissamment escorté. Il y a eu bagarre ; on a fait disparaître le drapeau, et les agents en ont été pour les horions et les coups de poings reçus. La sainte bannière a été mise en sûreté par la secte.

Dans la nuit, on a fait quelques arrestations, celle entre autres d'un soldat de cavalerie, qui se distinguait dans la foule au Janicule par son uniforme, qui ne l'empêchait pas de crier à tue-tête pendant toute la démonstration : « Vive la république ! » Ce soldat est des Romagnes.

A Teramo, le jour du 20 septembre a été célébré d'une manière un peu différente de Rome, mais toujours dans le même esprit ; deux frères cordonniers, affiliés à la secte républicaine, se sont jetés sur deux artilleurs qui passaient dans la rue. Ils ont été punis et blessés mortellement l'autre par cri de : « Vive Garibaldi ! »

Le seul acte de résistance qui soit venu du gouvernement pour cet anniversaire de la chute de Rome, a été exercé contre l'*Italia irredenta*, ce qui semble prouver que la mission Goerka à Vienne et à Berlin existe réellement. Si les ministres choisissent parfois de semblables émissaires, c'est qu'ils offrent l'avantage d'être désavoués à volonté. C'est ce qui arrive maintenant ; et je ne m'étonnerais pas de voir M. Goerka déclarer qu'il voyage pour son plaisir.

Le fait est qu'il a rempli, et qu'il remplira encore la mission qu'il a eue, près de la maçonnerie de Vienne et de Berlin. Entre la loge et les cabinets des puissances, il n'y a plus de portes ; on va de l'une à l'autre avec facilité, et sans avoir de lettres spéciales de créance ; le brevet de vénérable suffit. Mais si la mission est certaine, ses résultats ne sont pas connus. A-t-on accepté l'alliance de l'Italie ? Personne n'en sait rien. Des bruits assez alarmants ont couru, ces jours derniers, sur la santé du cardinal Nina. Je suis heureux de pouvoir les démentir, de la manière la plus positive ; puisque S. Em. le secrétaire d'Etat est venu avant-hier à Rome. Ce n'est que sur les vives instances de Sa Sainteté qu'il est retourné à Grottaferrata. Le cardinal est rétabli, seulement, son rétablissement n'est pas assez complet pour que Son Eminence puisse interrompre, sans imprudence, la vie de calme et de repos qu'elle mène et qui seule peut le rendre complètement à la santé.

Le Pape a convoqué quelques évêques irlandais pour conférer sur l'état présent des affaires en Irlande. Dans la typographie de la Propagande, on a inauguré l'emplacement destiné à imprimer toutes les Œuvres de saint Thomas d'Aquin, selon le désir et la volonté de Léon XIII. Le curé de Saint-André delle Fratte a donné la bénédiction à cet emplacement et à la nouvelle machine. Le cardinal Simeoni, préfet de la Congrégation, Monseigneur Masotti, secrétaire, et Monseigneur Rampolla, second secrétaire de la Congrégation pour ce qui se rapporte au rite oriental, ainsi qu'un grand nombre des employés de la Propagande, ont assisté à cette cérémonie. Une pierre monumentale rappellera aux générations futures ces événements. En attendant, les ouvrages se rapportant à la doctrine de saint Thomas surgissent de toutes parts.

Le monument qui sera élevé à la mémoire de Pie IX par les cardinaux créés par lui, doit être placé dans la Confession de la basilique de Sainte-Marie-Majeure, que ce grand Pape fit construire à ses frais. Le monument coûtera 60,000 francs, et cinquante-et-un cardinaux participeront à cette dépense.

Vive le Roi !

A l'occasion de la fête de Mgr le comte de Chambord, les royalistes de France, plus nombreux, plus forts et plus confiants que jamais ont fait sur tous les points du territoire, de magnifiques démonstrations légitimistes. Beaucoup d'excellents discours ont été prononcés à cette occasion, notamment par M. le comte de Lambilly à Ste Anne d'Auray.

Voici le texte du discours vibrant d'éloquence et de patriotisme que M. le général de Charette a prononcé au banquet de Toulouse :

Messieurs,

Je suis fier et reconnaissant de l'honneur que vous m'avez fait en m'appelant au milieu de vous pour célébrer la fête de notre roi. — Cet honneur, c'est à mon régiment que je le dois : c'est un zouave qui s'est rendu à votre appel ; c'est donc au nom du régiment, messieurs, que je vous remercie. (Vive Charette ! Vive les zouaves !) C'est aussi le Vendéen qui vient à Toulouse. Entre mon pays et le vôtre, il y a une affinité de cœur et de sentiments qui est bien faite pour que nous nous comprenions. Il y a le dévouement au roi, c'est-à-dire à la France. (Bravos.)

Je doute, messieurs que les plus grands optimistes puissent aujourd'hui conserver la plus petite illusion. Je doute qu'il puisse y avoir avec la République des accommodements. — (Très bien ! Bravo !) En face des périls qui nous menacent de tous côtés, le moment des restrictions est passé. Il est temps que nous arborions hardiment notre drapeau ! Je ne vous apprendrai pas qu'il est blanc ! Oh ! soyez tranquilles, je ne veux pas soulever une question irritante, qui demain, peut-être, ne le sera plus (C'est cela !) ; mais je veux envisager avec vous nettement la situation.

L'homme habile qui aujourd'hui préside à nos destinées, se croit assez fort pour éluder certains contrats qu'il n'a peut-être pas explicitement souscrits, mais que son passé et ses moyens de parvenir lui imposent comme le plus terrible de tous les serments ; il croit, il dit du moins, et beaucoup avec lui, que l'avenir du monde est à la démocratie et que l'Europe monarchique a fait son temps. Il veut une république démocratique, s'appuyant sur le rationalisme comme base morale, et sur les intérêts matériels comme moyen de gouvernement. Il appelle l'avènement de nouvelles couches sociales et pense gouverner avec elles et par elles.

Pour conserver une position acquise, tous ces hommes n'hésiteront pas à se jeter dans toutes les aventures et à y entraîner la France avec eux. En un mot, grâce à leur adresse, ils croient être assez forts pour dominer la situation. Ils se trompent tous, et leur chef avec eux, car ils obéissent peut-être sans le savoir, à une puissance formidable qui s'appelle la Révolution. Ils seront punis par où ils ont péché, car la révolution les abandonnera le jour où ils auront à accomplir leur tâche. (Applaudissements.)

La révolution n'est que la désorganisation, c'est le germe de la décomposition sociale. Depuis des siècles elle marche droit à son but, tantôt avec audace, tantôt avec lenteur ; tantôt sous un masque hypocrite et tantôt le visage découvert ; elle va poursuivant de sa haine tout ce qui tient à l'idée surnaturelle de nos devoirs, tout ce qui se rattache au principe d'autorité. Appelez-la comme vous voudrez : franc-maçonnerie, secte ou radicalisme, qu'importe ! le nom n'y fait rien ; c'est l'esprit humain insurgé, ce sont les passions révoltées jetant à la face du ciel ce cri aussi vieux que le monde : " Non serviam ! Je ne servirai pas !

C'est le désir des jouissances immédiates, au mépris d'une autre vie ; c'est la loi du nombre et la raison du plus fort substituées aux droits et à l'équité. C'est la tyrannie de la foule, tyrannie sans appel et sans recours, substituée aux conseils d'une monarchie responsable devant le pays, devant l'histoire, et devant Dieu ! C'est la désorganisation dans les idées morales, dans l'Etat et dans la famille. Eh bien ! non, l'avenir de la France n'est pas à la révolution ! il est à la monarchie légitime ! (Longs applaudissements.)

Ne croyez pas que je cherche à nous donner des illusions ; c'est en descendant au fond de ma conscience que je vous affirme, avec cette foi que Dieu m'a donnée, que je crois très-fermement à l'avenir monarchique de la France. (Bravo !) — Sur quoi s'appuient nos ennemis ? Sur le nombre ? Écoutez les paroles d'un membre de la commune, M. Ranc, passé opportuniste.

Ici l'orateur cite un article du *Voltaire*, où on lit entre autres choses :

"Même à Paris, il n'y a certainement pas vingt pour cent d'enterrements civils. Pour les autres actes principaux du culte, mariage, baptême, première communion, la proportion des libres-penseurs, purs de tout alliage et de tout compromis, est dérisoire."

Et remarquez-le, c'est de Paris qu'il s'agit, de ce Paris qu'on nous représente comme le fief spécial de la Révolution.

Et en effet, messieurs, je ne crois pas qu'un peuple puisse vivre sans une idée surnaturelle. Le rationalisme avec ses conséquences, le matérialisme avec ses jouissances immédiates, ne sont que des moyens, grossiers qui égarent les masses. Il leur faut, quoi qu'en disent nos adversaires, un principe plus élevé. Je suis de l'avis du citoyen Ranc, l'immense majorité des Français est catholique. Nous sommes donc le nombre, mais imitons nos adversaires. Je vous l'affirme, si j'étais républicain, je serais sans hésitation conséquent avec mon principe. J'aurais voulu, comme les républicains, faire de l'Etat une religion, dont je me serais, bien entendu, installé l'un des grands-prêtres, j'aurais expulsé jésuites, congrégations religieuses, j'aurais flatté les mauvaises passions pour les exploiter, et que m'eût importé l'avenir puisqu'il n'y a rien après la vie que... l'enfouissement ! (Applaudissements.)

Mais, je le répète, je ne suis pas républicain ; je suis catholique, et le plus grand nombre des français l'est avec moi, et je veux mon roi parce qu'il est indispensable. [Oui ! oui !] Seul il a dit courageusement : " On m'accuse d'être pour le pape ; j'on a dit vrai." (Applaudissements.)

Les récriminations seront inutiles aujourd'hui ; mais je ne puis m'empêcher de regretter, et beaucoup de nos amis sont de mon avis, que cette assemblée de 1871, qui compose presque entièrement de catholiques et de royalistes, n'ait pas cru pouvoir, et n'ait pas voulu proclamer ni la religion d'Etat, ni le roi !

Aujourd'hui, nous voulons une religion d'Etat, ce qui n'est pas dire le culte de l'Etat. Mais nous voulons aussi le roi, pour protéger cette religion d'Etat, dont il n'a pas besoin d'être le grand-prêtre, puisqu'il reconnaît dans les matières religieuses l'autorité du Pape. Lui seul peut s'abaisser devant cette autorité spirituelle sans céder en rien de ses droits temporels.

Oui, nous voulons la réconciliation de la famille, une sage liberté, une loi pour régler dans une juste mesure les rapports des ouvriers avec les patrons, avec le capital, et résoudre cette grande question de l'avenir. Oui, nous voulons le roi, car lui revenant, chacun sera à la place acquise soit par l'intelligence, soit par des services rendus à la patrie (Bravo !) et chacun y restera.

Mais il ne s'agit pas de faire des vœux, il faut agir. Qui est contre nous ? La magistrature ? Elle a fièrement montré qu'elle sait rendre des arrêts, jamais des services. (Applaudissements.)

L'armée ? Mais quoi qu'on fasse, elle sera toujours la gloire la plus pure de la France. (Applaudissements répétés.) Le nombre ! Je le demandais tout à l'heure, est-il contre nous ? Et d'ailleurs, laquelle de ses décisions fut jamais irrévocable ?

Oui, le roi reviendra, car les idées religieuses ont fait de réels progrès, depuis dix ans, dans les hautes sphères, et les révolutions sachez-le bien, ne viennent jamais que d'en haut. (Bravo !)

Messieurs, entendons-nous bien ; il est temps d'agir ; il faut protester par tous les moyens qui sont en notre pouvoir. On expulse les jésuites, les congrégations religieuses ; continuons à faire tous les sacrifices pour créer des écoles libres, et que la bienfaisance ne soit pas le droit exclusif de l'Etat. — On veut faire de nos enfants des républicains et des athées (Jamais), faisons-en des catholiques et des royalistes. — On veut nous expulser des conseils généraux et municipaux ; eh bien ! ayons le courage public de nos opinions dans nos professions électorales.

Dans l'armée, forçons nos ennemis à confesser que les catholiques et les royalistes ne sont pas les moins bons soldats [ce qu'ils

sayent déjà], [Cris répétés de: "Vivent les zouaves!"] Enfin, usons de la presse, de cette presse à laquelle nous devons cette justice, qu'elle combat vaillamment.

Mais surtout ne nous servons jamais d'un moyen que nous ne pourrions avouer; pas la plus petite concession; pas le moindre sacrifice des principes que nous avons l'honneur de servir. [Bravo!]. En un mot, que catholique, veuille dire aujourd'hui royalistes!

Qu'on ne m'accuse pas d'exciter les passions, notre cause est si juste et si belle que, quand bien même nous le voudrions, nous ne pourrions pas sortir du droit. [Très-bien!]

Pardonnez-moi une vieille image; elle est si juste! L'horizon social et politique est bien noir, mais il y a là-bas, à Rome, un phare lumineux. Mais pour conduire le navire qui emporte nos espérances et la fortune de la France, il faut au gouvernail une main sûre, un pilote qui représente le droit, la justice et la vérité: le roi. [Vive le roi!]

Je veux finir en vous répétant que jamais peut-être je n'ai été aussi heureux d'appartenir au régiment, puisqu'il me procure l'honneur d'être au milieu de vous. Zouave je suis zouave, et je resterai jusqu'à la mort. [Double salve d'applaudissements.]

Notre voie est toute tracée, quels que soient les événements. Nous restons fidèles à notre Dieu, à notre roi, c'est-à-dire à la France, toujours prête à combattre, soit contre les ennemis du dedans, soit contre les ennemis du dehors, selon l'ordre du jour du ministre de la guerre à l'heure de notre licenciement, demandé par nous.

Nous sommes libres et indépendants, n'ayant rien accepté et tout refusé pour rester fidèles à notre drapeau. Messieurs, vous pouvez compter sur nous. [Acclamations répétées.]

Debout, messieurs, pour acclamer la vieille Toulouse, redorant bientôt à son Capitole les fleurs de lis de France!

Vive le roi! [Cris enthousiastes de: Vive le roi! et longs applaudissements.]

L'honorable M. de Belcastel a pris ensuite la parole en ces termes:

*Glorieux zouave, cher général,*

Votre noble langage, écho d'un cœur de héros, a fait tressaillir nos âmes comme le chant d'une guerre sacrée. Au nom de ces âmes vibrant encore, je viens vous dire: merci! et répéter du même cœur le cri que vous avez jeté.

L'honneur de vous répondre convenait mieux assurément à un soldat.

Pour le prestige de ce vis-à-vis, il faudrait l'un de vos frères d'armes, vainqueurs de Mentana, victimes de Castelfidardo, partout égaux à eux-mêmes et dignes de vous, un de ces braves dont le sang coule comme le vôtre à l'ombre immortelle du drapeau de Patay. [Applaudissements prolongés et cris de: Vive Charette!] Mais, pour le décliner, est honneur m'est trop cher, et je garde une trop vive gratitude aux royalistes de Toulouse, qui me font aujourd'hui leur organe.

Peut-être pensent-ils que le verbe et le glaive, quelle que soit leur force relative, sont deux frères, fils du même Dieu, faits pour s'unir étroitement au service des grandes causes. Peut-être croient-ils aussi que nul dans cette enceinte n'avait pour celui que nous faisons plus de respect pour vous-même, plus de sympathie, je ne le dis même pas, et à tous ces titres, je suis fier du mandat dont ils m'ont investi. [Applaudissements.]

On m'a raconté, général, que vous avez eu trois rêves dans votre vie: Vous battre pour l'Eglise, vous battre pour la France, vous battre au service du roi. [Cris de: Vive Charette! Vive le roi!]

Ils sont trop beaux pour que Dieu, après avoir accompli les deux premiers, ne réalise pas le troisième. [Applaudissement] un

jour. Au vrai, d'ailleurs, ces rêves de votre grande âme n'en font qu'un: car Dieu est la fin suprême de tout acte humain et de toute institution sociale. Aussi, soldat de l'Eglise, soldat de la France, fille aînée de l'Eglise; soldat du roi chrétien, honneur à vous! général de Charette, sur les champs de bataille, vous êtes le soldat de Dieu. [Cris de: Vive Charette!]

Et lorsque le drapeau de Patay, dont l'image, vous le voyez, vous suit toujours, — un des rares drapeaux que, dans les désastres où la fortune de nos armes sombra, la main de l'ennemi n'ait pas même effleurés (cris de: Vivent les zouaves!) m'apparaît dans sa virginité glorieuse, debout sur le corps de deux martyrs, flottant aux bras mutilés du troisième Horace chrétien, — quand je le contemple avec ce blanc royal rougi du sang français versé pour le défendre, et l'empreinte du cœur sacré, sceau de la royauté du Christ, je le salue avec une invincible espérance, symbole de l'avenir de la patrie. Comme lui la France peut être la vaincue d'un jour. — Jamais, jamais une captive, pas plus du joug de la révolution que du joug étranger, (Cris de: Vive la France! Vive le roi!)

Qui sait s'il ne sortira pas de la retraite encore pour aller aux hasards et à la gloire, et ne deviendra pas le signe triomphal de la France baptisée, sur la Révolution anti-chrétienne et anti-française?

Dieu seul le sait!

Ce que nous savons, c'est qu'à une heure inconnue, mais certaine, les hommes de mal et de la guerre à Dieu seront emportés par le flot révolutionnaire qui les apportera.

Ce que nous savons, c'est qu'à une heure inconnue, mais certaine, les hommes de mal et de la guerre à Dieu seront emportés par le flot révolutionnaire qui les emportera.

Comme la vôtre, notre espérance, notre idéal, c'est: le roi à la tête du service de la France, pour le bien de la nation toute entière, la liberté souveraine de l'Eglise, et le règne de Jésus-Christ. (Applaudissements et bravos.)

L'Eglise! la France et le roi! ces noms-là sont bien faits pour s'entendre, n'est-ce pas, messieurs? (Oui! oui!)

L'Eglise est l'immortelle gardienne de la liberté du monde; car elle affirme incessamment les droits de la conscience humaine contre le despotisme de tous les Césars.

Elle est la gardienne de la dignité des peuples, car elle incline la loi civile devant la loi de l'éternelle justice, et proclame que, dans la rupture, il vaut mieux obéir à Dieu qu'être l'esclave des hommes.

Elle est la gardienne de l'autorité; car elle met sa source en Dieu, et présente au monde la plus grande école de discipline et de respect qu'il ait connue jamais.

L'Eglise, aujourd'hui, est une mère persécutée par des enfants ingrats, qui vivent de sa sève en dépit de leur ingratitude.

Pour elle déjà se lèvent les jours du sacrifice; du martyre, peut-être; qu'importe? Reine et martyre, les deux pourpres n'en font qu'une à sa taille. Ce n'est pas l'heure que les fils des croix se prendront pour lui être infidèles.

Plus la croix est entourée d'outrages, plus large et plus haut, à la face du ciel et de la terre, nous, royalistes, nous ferons le signe de la croix. (Explosion d'applaudissements.) C'est lui qui sauvera France.

La France! ah! Vous tous réunis ici pour célébrer une fête, dans le fond des choses, nationale autant que royale, vous le savez bien, que tous ensemble nous l'aimons d'un immense amour. C'est pour cela que nous embrassons du regard et du cœur, de son baptême au point culminant de ses destinées, la magnifique carrière qu'elle a parcourue; c'est pour cela que nous lui voulons un avenir à la hauteur de son passé. (Cris répétés de: Vive la France!)

Il est des hommes, nous le savons, se disant patriotes, qui de quarante siècles ou le cœur de la France a palpité, répandant à flots sur toutes les plages des deux mondes son sang, son

héroïsme, sa gloire et son génie, suppriment tout — sauf un siècle; celui de nos discordes. Ils la font naître, comme d'une fille d'aventure, sans traditions, ni ancêtres, ni autels, ni foyers, de la déclaration des Droits de l'Homme, entre les pierres de la Bastille démolie; il s'écrient, sans cesse qu'il y a deux Frances. En le disant, ce sont eux qui les créent; ils déclarent de l'une à l'autre une guerre implacable, ils veulent à tout prix, avec l'école obligatoire sans Dieu, tuer la vieille France chrétienne.

De ce grand peuple d'âmes immortelles qui croient, travaillent et prient en regardant le ciel, ils s'acharnent à faire un troupeau d'athées dans la matière, jouet de la force et du nombre, livrés sans frein aux convoitises, sans autre avenir que la cendre utilitaire d'un engrais laïque et civil, j'allais dire animal. [Applaudissements.] Et voilà leur patriotisme, grand Dieu!

Nous protestons de toutes nos forces contre un pareil mensonge. C'est nous qui aimons véritablement la France, nous qui la voulons croyante à Dieu, à l'âme et au devoir, forte et libre, fière et rayonnante, et, pour ainsi dire, couronnée du diadème de la royauté; la royauté est plus encore le diadème d'une grande nation que la couronne d'un front d'homme. [Cris de: Vive la France! vive le roi!]

Après avoir prouvé l'urgence de la restauration monarchique, l'orateur conclut éloquentement:

Nous sommes témoins, d'ailleurs, d'un phénomène étrange.

La France incarne tellement tout pouvoir dans un homme, aujourd'hui comme hier, que depuis la disparition des rois de naissance, les rôles de hasard se succèdent sans cesse. Tous les jours, la parodie monarchique se joue avec les débris de l'institution royale profanée.

Voilà pourquoi, messieurs, — non point par une sorte de culte aveugle, lequel, après tout, vaudrait le fétichisme de la Marianne, non point par un culte aveugle, mais au nom du patriotisme et de la raison, — voilà pourquoi nos aspirations se tournent vers le roi. [Explosion de bravos!]

Ce roi de l'avenir régénéré, Dieu l'a fait naître aux beaux jours du siècle et de la patrie, sur la première marche du trône, sous les auspices du vainqueur de la suprême révolte, entre l'allégresse et les larmes, comme pour présager les rayons et les ombres de sa destinée. Il l'a conservé comme un espoir plein de lumière perçant à travers les jours les plus sombres. Il l'a fait mûrir dans les longs exils immérités, dans les longs et féconds pensers sur la leçon des siècles, dans une étude attentive des droits et des devoirs que lui imposent le principe dont il est l'auguste représentant. [Cris de: "Vive le roi!" Acclamations prolongées.]

Le cœur débordant d'un ardent amour pour le peuple et pour le nom français; — sans tache dans sa vie par de vulgaires faiblesses; — sans autre passion que celle de l'honneur; fidèle aux plus grandes traditions de ses plus grands aïeux, respectueux de la nation dont il se déclare non le maître, mais le fondé de pouvoirs, et dont il attend la parole avec l'heure de Dieu; ami déclaré cent fois des libertés publiques et civiles; énergique revendicateur du principe d'autorité, si nécessaire dans les jours de crise sociale où de toute part il est miné; d'une franchise, d'âme et de regard qui rayonne jusqu'au fond de son être, Henri de France est l'honnêteté, la majesté, l'honneur vivant. Je vous le demande, en nous inclinant devant ce front royal, en est-il un plus digne. [Mouvements prolongés, applaudissements] de ceindre la couronne, le jour où notre cher pays, désabusé des aventures, fatigué des promesses déçues, indigné contre les injustices, les proscriptions, se détournant avec horreur devant l'athéisme légal que la révolution prépare, cherche la sécurité, la paix et la liberté, la justice, la gloire et le progrès, non plus sous une tente dressée pour un jour, mais sous l'abri tutélaire d'institutions qui affermissent les siècles et que consacre le sceau de la divinité.

Vive le roi! — Vive la France! — Vive le Christ! le roi des

peuples et des rois! [Triple salve d'applaudissements. La salle entière crie: Vive le roi! Vive la France!]

Un journal radical *Le Réveil* n'ayant pu s'empêcher de manifester son dépit en rapportant cette admirable démonstration royaliste, M. le comte de Montbel a adressé à *l'Union du Midi* la lettre suivante:

*Le Réveil* n'est pas content: on le comprend à la manière dont il fait part à ses lecteurs de notre banquet royaliste. Ma foi, je l'avoue franchement, si j'étais républicain, je ne serais pas plus content que lui. Aussi je suis loin de le blâmer.

Son reporter, qui est probablement un de ces républicains qui poussèrent comme des champignons après le 4 septembre, a un peu des choses de la guerre, occupé qu'il était, à se procurer une place bien rentée où il fût à l'abri des balles, car il faut qu'un bon citoyen se conserve pour la R. F. Aussi le correspondant de la petite feuille communarde n'a-t-il pas connu la couleur de l'étendard de Patay; ce qui lui a fait écrire la tartine que voici:

"Le trophée du milieu de la salle portait un étendard bleu avec ces mots: Patay le Mans. Pourquoi cet étendard bleu?"

Pourquoi? Je vais le lui dire: — Sous cet étendard, nos enfants ont servi la France sans se préoccuper de la forme du gouvernement. C'est parce que ce drapeau qui est blanc et non bleu, a affronté l'ennemi; les prussiens le connaissent, il les a fait reculer.

Le trophée du milieu de la salle portait, en effet, ce glorieux étendard, qui est blanc, avec le Sacré-Cœur de Jésus, et ces mots écrits en lettres rouges: *Cœur de Jésus, sauvez la France!*

Ayant le *fac simile* de cette bannière telle qu'elle était après la bataille, j'ai fait reproduire les empreintes de sang que Vertamond et les deux Bouillé y laissèrent, lorsqu'il échappa à leurs mains mourantes et qu'il fut relevé par d'autres braves qui mêlèrent leur sang au leur.

Un cartouche couleur de sang, surmonté d'une couronne de lauriers, portait en lettres d'or les noms de Patay et du Mans, principaux faits d'armes de cette phalange dévouée à la patrie jusqu'à la mort. En défendant cet étendard sacré, plusieurs de nos enfants sont tombés à Patay, — et, parmi eux, un Du Bourg, — pour la France et l'honneur du drapeau. *Le Réveil* demande pourquoi cet étendard. *C'est qu'il avait été à la peine*; nous voulions qu'il fût à l'honneur.

## Souvenirs de voyage.

Aucun souvenir ne peut être plus agréable à un vrai zouave pontifical que celui du temps qu'il a passé au service du St Siège. De quoi nous entretenons-nous, lorsque nous nous trouvons réunis, quelques camarades du régiment? Toujours du *bon vieux temps*; sujet intarissable et toujours nouveau pour nous.

C'est ce que nous venons faire encore en commençant aujourd'hui la publication de notes de voyage, travail tout intime et non destiné à la publicité, mais que notre désir d'intéresser les camarades a pu arracher à la modestie de l'auteur.

## I. DÉPART ET TRAVERSÉE.

Nous sommes au 24 avril 1868. Le printemps remplit la nature de ses plus suaves parfums. Notre globe terrestre semble prendre une nouvelle vie. Tout le monde porte sur la figure l'empreinte de la plus vive allégresse. Un seul mortel apparaît avec un regard sombre et préoccupé. On le voit debout sur le pont du bateau à vapeur, le *St. Georges*, les yeux fixés sur le Séminaire, et, les tours de la Cathédrale de Québec. Il essuie de temps en temps une

larme fugitive qui lui sillonne la joue. Le souvenir de ses parents et de ses amis qu'il va quitter hélas ! peut-être pour toujours, lui ronge le cœur ; la sainte vocation qu'il avait embrassée et qu'il abandonne tout à coup, est pour lui un bien cruel bourreau. Quelquefois vous le voyez dans l'attitude d'un homme qui est sur le point d'entreprendre une action éclatante, mais qui déploie une grande hésitation à l'accomplir. Quelquefois, vous le voyez composant un extérieur fier et sérieux et tenant le monologue suivant : " Adieu mes parents ! adieu mes amis ! adieu mes braves compatriotes ! je pars pour Rome, je vole au secours de l'immortel Pie IX. La religion m'appelle, le sacrifice est fait."

Il dit, et le sifflet du traversier annonce le départ ; encore quelques secondes, et l'auteur de ces lignes aura laissé la vieille cité de Champlain. Je vous l'avoue franchement, cher lecteur, c'est à cette heure solennelle que j'ai parfaitement compris qu'il n'y a rien de plus fort que l'amour de la famille et celui de la patrie. Il m'a fallu montrer un courage presque surhumain pour supporter autant d'émotions à la fois et pour ne pas fondre en larmes comme une autre Madeleine, lorsque le bateau s'est éloigné du quai du Grand-Tronc.

A huit heures du même soir, je pars de Lévis—en compagnie d'un brave défenseur de la papauté, M. Charles Paquet dit Layallé, qui occupe aujourd'hui un poste dans la gendarmerie pontificale—pour me rendre à Portland, Etats-Unis. Le voyage entre ces deux villes est passablement ennuyeux et monotone, puisqu'il se fait pendant la nuit. Mon ami et moi, chantons des cantiques dédiés à la Mère de Dieu, pour attirer sur nous les bénédictions du Ciel, afin de faire une heureuse traversée sur l'océan ; c'est ce qui a porté un correspondant à publier dans l'*Union des Cantons de l'Est*, du 25 avril 1869, les quelques remarques qui suivent :

## CORRESPONDANCE.

M. le Rédacteur,

" En revenant vendredi dernier d'un petit voyage de plaisir, j'ai rencontré, dans les chars, deux jeunes gens qui m'ont intrigué beaucoup. Ils étaient paisibles et joyeux comme on l'est d'ordinaire (en pensant revoir bientôt des amis d'enfance. Ce qui me surprenait surtout, c'était de les entendre fredonner doucement un Cantique à Marie l'étoile du Navigateur.

" Rien de surprenant, c'étaient deux zouaves qui allaient offrir au Saint-Père le secours de leurs bras pour repousser les ennemis de son Siègé.

Que Dieu vous protège, braves enfants de l'Eglise, et que la Vierge Immaculée vous accompagne jusqu'aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ.

" Leurs noms sont, MM. Charles Paquet et Charles Rouleau, du diocèse de Québec."

" UN VOYAGEUR."

A la même date de cette correspondance, mais à deux heures et demie de relevée, je fais mon entrée triomphale dans Portland, et une demi-heure plus tard, je suis sur le *Belgian*, steamer de la ligne Allan, en destination de Liverpool. Je n'ai donc pas eu le temps de visiter cette ville

américaine. J'en ai une idée bien vague ; une vue d'ensemble m'est restée gravée dans la mémoire et voilà tout.

Le vingt-six, le temps est on ne peut plus splendide. L'océan Atlantique est aussi calme que notre majestueux St-Laurent dans les plus beaux jours de l'été. Je me promène sur le pont du navire pendant que les ministres luthériens—nous en avons trois à bord—pérorent dans le salon devant quelques auditeurs de la même secte et s'évertuent à leur faire comprendre qu'avec la Bible seule on peut escalader le Ciel. Quant à moi, je me disais qu'il fallait mieux voguer dans la barque de Pierre, si nous voulons arriver au vrai port de l'Éternité. Mes protestants—bons garçons du reste—ont consacré une grande partie de l'avant-midi du dimanche à la lecture de leur bible. L'un d'eux m'a fait passer un bon quart d'heure, et je croyais mourir de rire toutes les fois que je le rencontrais ensuite. Je rentrais au salon pour me reposer un peu des fatigues de ma longue promenade, lorsque je jetai les regards sur un vieux ministre, âgé de quatre-vingts ans au moins et qui portait un magnifique binocle en or sur un nez fabuleux tout-à-fait semblable à celui d'un certain notaire de fabrique. Notre vieillard avait terminé son étude théocratique et se préparait à fermer son immense bible—toujours la bible—lorsque, par une pression trop précipitée exercée avec les mains, il se prit le nez entre les feuillets. Inutile de vous dire que votre humble serviteur fait une volte-face à droite et se met à rire comme un fou, tout en pensant à cet autre gigot de Malbranche retenu prisonnier dans un livre. Quand un homme ne peut résoudre une question, on a l'habitude de dire qu'il perd son latin. Ici c'est un luthérien qui perd son nez, après avoir perdu la vraie voie du Salut. Assez sur les protestants et continuons notre route.

Vers le soir, le vent augmente ; à de légères ondulations ont succédé des flots irrités qui prennent tour à tour la forme d'une colline ou d'un vallon. Mais n'allez pas croire que nous sommes en danger et que notre agile vaisseau craint de fendre les ondes verdoyantes,—non ; sa marche, toujours majestueuse, devient de plus en plus rapide, car le vent, d'est qu'il était, s'est porté à l'ouest et, tout en blanchissant la crête des vagues, frappe avec force les voiles du *Belgian*.

Malgré l'irritation des flots, je suis ferme et inébranlable contre le mal de mer. je crois faire le voyage sans payer le tribut exigé par les ministres de Neptune. Sur l'océan, on a beaucoup : Pas de taxe ; il faut délier très-souvent les cordons de sa bourse et déposer son obole sans murmurer, heureux encore si l'on peut s'acquitter pendant une couple de jours, du cruel impôt.

Les quatre jours suivants, le temps se tient toujours clair et beau. Mais le vent souffle avec violence. Le farouche aquilon a ébranlé l'océan jusque dans ses fondements et lui a donné une teinte d'une blancheur éclatante. Ces vagues augmentent en élévation ; ce ne sont plus de simples collines, mais bien d'énormes montagnes. Le vingt-neuf au soir, il tombe une pluie abondante et remêlée de grêle ; nous sommes sur les bancs de Terre-neuve. Nous rencontrons une goëlette que je prends en pitié. Nous la voyons descendre dans l'onde courroucée comme si elle ne devait plus reparaitre, mais un instant après elle

surgit du gouffre avec agilité et majesté et continue de s'avancer hardiment. Pendant ces derniers jours nous avons vu plusieurs navires en route pour Québec et Montréal. Je crois que la politesse est mieux observée sur mer que sur terre, car tous les vaisseaux qui sont passés dans notre rayon visuel, nous ont salués avec une grande galanterie, tout en nous faisant connaître de lieu de leur départ et de leur destination.

J'ai maintenant une excellente idée de ce que nous appelons Océan. Le mugissement des vagues qui m'ontonnent et le sifflement du vent dans les cordages me font penser à ces paroles de Chateaubriand : "J'ai l'immensité sur ma tête, j'ai l'immensité sous mes pieds."

Le premier de mai, mon aimable compagnon et moi nous commençons le mois de Marie dans notre cabine. Que de pensées, que de souvenirs assiègent notre esprit ! Nous sommes sur l'océan, ballotés par les flots et peut-être sur le bord de la tombe ! Chassons les sombres idées et portons notre pensée sur nos parents et nos amis qui prient Marie, *Stella Maris*, pour les deux voyageurs éloignés de plus de 1,500 milles de leur patrie.

A midi, j'ai entendu une conversation qui m'a profondément attristé. Un prédicateur allemand qui revenait d'une mission dans l'Arkansas, discutait avec un gros anglais, qui ne paraissait pas l'approuver en tous points. Après avoir traité différentes questions philosophiques, mes deux discoureurs en sont venus aux hommes mêmes, aux philosophes, et le sujet est tombé sur Voltaire. Je prêtai une oreille très attentive. L'Allemand était un admirateur enthousiasmé de Voltaire ; il ne tarissait pas en éloges. On l'entendait dire souvent : "*Voltaire is a very smart fellow.*" " Quel charmant prédicateur, dis-je en me tournant vers mon ami Pâquet ! Je suis sûr que s'il continue longtemps à parcourir le même sentier boueux, il finira ses jours comme le monstre qu'il adore *en mangeant le fruit de ses inventions*,"

Rien d'intéressant à noter pour les 2, 3, 4 et 5 ; notre navire est continuellement balloté par des vagues énormes ; nous pouvons à peine nous tenir sur le pont. Néanmoins je ne puis m'empêcher de dire que l'océan est majestueux et qu'il proclame la toute puissance du Créateur.

Le 6, le temps est nuageux, mais sans pluie. Le vent, soufflant du sud, nous est assez favorable. Vers quatre heures P.M. le vent tombe complètement, et le ciel devient clair et serein. Tout à coup, à notre droite, nous apercevons la terre. "L'Irlande !" nous sommes-nous écriés. Oui, c'est l'Irlande que nous avons près de nous ; elle mérite bien le nom de Verte Erin, avec son riche manteau de verdure que le soleil darde de ses rayons ardents. Nous avons longé les côtes de l'île St. Patrice pendant l'espace de 20 à 30 lieues et dans toute cette étendue, je n'ai eu qu'à admirer les plus riants aspects.

Les anglais qui se trouvaient à bord semblaient différer de sentiments avec moi en portant leurs regards sur l'Irlande. Quelques-uns d'entre eux s'exclamaient avec leur fanatisme habituel : "That's the land of the Fenians !" Et si vous aviez vu la moue qu'ils faisaient en prononçant ces paroles de mépris !

Après avoir fait escale pendant quelque temps à Mo-ville, nous continuons notre course rapide. Le 7 au matin

je vois dans le lointain, l'Écosse que dore le soleil levant. Un grand nombre de navires sillonnent la mer d'Irlande.

Bientôt l'île of Man s'offre à nos regards. Ici je me serais au Canada. La première montagne qui s'élève à l'ouest de cette île, ressemble beaucoup au cap sur lequel est bâtie la citadelle de Québec. Les autres chaînes présentent l'aspect des montagnes qui bordent la rive nord du St. Laurent en arrière de la baie St. Paul.

**Promotion.**

Les zouaves et leurs nombreux amis ont appris avec un grand plaisir la nomination de M. B. A. T. de Montigny premier Zouave Canadien, et ex-Président Général de l'Union Allet, à la haute dignité de Recorder de la ville de Montréal. Cette récompense accordée à de longs et loyaux services dans les lettres, le barreau et la magistrature ne peut qu'être agréable aux frères d'armes du nouveau juge. Le premier des Canadiens à servir le Saint Siège, il est aujourd'hui le premier des zouaves, à s'asseoir sur un banc judiciaire.

Mais si tous les zouaves se réjouissent de l'honneur conféré à l'un d'eux, il est, parmi eux, un groupe qui le ressent peut-être plus vivement. Nous voulons parler du bureau de rédaction de ce journal à qui M. de Montigny a rendu de grands services depuis deux ans. Nous l'avons vu à l'œuvre et nous avons pu apprécier ses talents et son dévouement.

Nous offrons donc au nouveau magistrat au nom de tous les zouaves et en particulier au nom de la rédaction du Bulletin, nos plus sincères félicitations et l'expression de notre joie au sujet de sa nomination.

A la dernière réunion du Bureau de Régie, le 19 courant, quelques amis s'étaient joints aux zouaves pour fêter le nouveau Recorder. M. le Vice-Président Général Lucien Forget en portant la santé du héros du jour, fit voir combien M. de Montigny méritait cette haute position et l'honneur qui en rejaillissait sur le corps des zouaves. Au nom de tous les camarades, il le félicita chaleureusement de la grande marque d'estime qui venait de lui être donnée par le gouvernement de son pays.

Les éloquentes paroles de l'orateur furent vivement applaudies.

M. l'Aumônier Edmond Moreau, venu de St. Barthélemy expressément pour assister à cette fête de famille, ajouta quelques mots de congratulation venant du cœur, et fit ressortir tout l'honneur attaché à la nouvelle position de notre camarade et tout le bien qu'il est appelé à faire dans l'accomplissement de ses nouveaux et importants devoirs.

M. de Montigny répondit en termes émus et remercia ses amis de ce témoignage d'estime. Dans une improvisation éloquente, il passa en revue les devoirs de sa nouvelle position, et la responsabilité qui lui incombait pour le maintien du bon ordre et de la morale dans la ville de Montréal.

Il fut alors proposé par M. James McKenzie, Vice-Président local pour Montréal, secondé par M. le Docteur A. B. Champagne, et adopté à l'unanimité.

Que les Zouaves Pontificaux ont appris avec bonheur la nomination de M. B. A. T. de Montigny à la haute dignité de Reorder de la ville de Montréal.

Qu'ils regardent cette position honorable conférée à l'un d'eux comme la récompense d'une carrière dévouée au service des bonnes causes.

Qu'ils considèrent que cet honneur rendu au mérite de leur ancien président par le gouvernement de son pays, rejaillit sur tout le corps des Zouaves Pontificaux.

**Une réunion d'Officiers Pontificaux.**

Un de nos anciens compagnons d'armes nous envoie de Fribourg la communication suivante :

Dimanche, 26 septembre dernier, une trentaine d'officiers pontificaux, suisses et allemands, ayant appartenu les uns aux carabiniers, les autres aux zouaves, se sont réunis à Lucerne pour se revoir après dix années de séparation et resserrer de plus en plus les liens d'amitié qui les unissent.

Après avoir assisté à une messe de Requiem pour les soldats pontificaux décédés, ils se sont réunis à un banquet fraternel présidé par M. le major Meyer qui s'est tant distingué en 1867 contre les garibaldiens à Villa Glori. Des toasts furent portés au Saint-Père, à S. E. de généraux Kanzler, à l'union étroite de tous les frères d'armes qui ont combattu pour les droits sacrés de l'Eglise, etc., etc.

Toute la compagnie s'embarqua ensuite sur un bateau à vapeur pour faire une promenade sur le charmant lac de Lucerne et ainsi se termina cette belle journée qui laissera dans le cœur de tous un bien doux souvenir.

**Les Vétérans Pontificaux de New-York.**

Le dimanche 19 septembre, les vétérans pontificaux se réunirent en uniforme à l'arsenal du 69ième régiment et se rendirent de là à la Cathédrale St. Patrice, 5ième Avenue, où des places leur avaient été réservées. Ils entrèrent dans l'Eglise en colonne militaire, avec leur drapeau couvert d'un crêpe, en mémoire de leurs camarades tombés à Pérouse, Spolète, Castelfidardo, Ancone, Mentana et Rome. Son Eminence le Cardinal assistait à la cérémonie. Du haut de la chaire, le Rév. Père Cormick, rappela au souvenir des fidèles présents que les vétérans pontificaux dont la bravoure et le dévouement au Saint Siège ont attiré l'admiration du monde entier étaient venus prier au pied des autels pour le repos de leurs camarades tombés dans les différents engagements, et en particulier dans la dernière œuvre inique de spoliation qui priva le Saint Siège de son pouvoir temporel si nécessaire à l'Eglise. A la sortie de la Messe, les fidèles purent admirer l'air martial de ces braves qui laissèrent leur pays pour offrir leur sang à Pie IX.

**Monument-Allet.**

Nous nous empressons d'insérer au Bulletin la lettre suivante que nous venons de recevoir de M. le Général de Cas-

tella, ancien colonel au régiment des carabiniers étrangers, rappelant aux zouaves l'œuvre du monument Allet, et la souscription que nous avons ouverte dans ce but, il y a deux ans, n'ayant pas eu le succès que nous désirions, nous avons pensé devoir laisser passer, avant de stimuler davantage le zèle de nos camarades, la crise financière qui sévissait sur notre pays.

Nous nous joignons aujourd'hui au brave Général pour réclamer de chaque zouave une obole, si légère qu'elle soit, pour cette œuvre de respect et de reconnaissance envers la mémoire de notre cher et regretté Colonel, de celui dont notre association a toujours été fière de porter le nom.

Envoyez les souscriptions à l'adresse de M. E. Hurtubise trésorier de l'Union Allet, 319, rue Notre Dame, Montréal.

BULLE, CANTON DE Fribourg, Suisse,  
Le 24 septembre 1880.  
A Monsieur le Rédacteur du Bulletin de l'Union Allet,  
Montréal, Canada.  
MONSIEUR,

Il y a deux ans, un comité d'initiative s'organisa en vue d'ériger, par souscriptions, un monument à la mémoire d'un des plus braves et chevaleresques défenseurs du St Siège, le Colonel Allet.

Le comité s'adressa de préférence aux anciens zouaves pontificaux par la filière hiérarchique; mais le résultat obtenu par cette voie, ne fut pas tel qu'on aurait été en droit de l'attendre et ne répondit pas aux élans de sympathie qui se manifestèrent dans toutes les contrées habitées par les zouaves pontificaux, lorsque retentit la douloureuse nouvelle de la mort de leur ancien chef.

Ainsi que le dit l'Appel imprimé dont je vous envoie quelques exemplaires, on ne peut élever au Colonel Allet qu'un monument digne de sa mémoire, de la cause qu'il a défendue et du régiment qu'il a commandé.

C'est pourquoi le comité d'initiative réuni dernièrement à Sion, a résolu de faire directement un nouvel appel aux anciens zouaves.

Sur le conseil du frère du Colonel, M. Alexis Allet que j'ai vu il y a peu de jours, je prends la liberté, Monsieur, de vous prier de vouloir bien me servir d'intermédiaire auprès des zouaves du Canada qui ont été mes compagnons d'armes sous le drapeau pontifical et que j'ai eu le bonheur de saluer à la gare de Rome, lorsqu'ils arrivaient d'Amérique.

Quant au projet de monument, le comité Suisse s'est déjà entendu avec M. Alexis Allet; ce monument sera placé dans l'Eglise de Louèche.

J'ai la ferme confiance, Monsieur, que vous prendrez à cœur, comme défenseur zélé de la cause catholique, cette œuvre qui comptera aussi parmi les œuvres de dévouement au St Siège.

Veillez, Monsieur, agréer l'expression de mes sentiments dévoués et en même temps transmettre, en mon nom, à tous les zouaves du Canada les cordiales salutations de leur ancien camarade de l'armée Pontificale.

S. DE CASTELLA, Général.

**MARIAGE!**

Nous recevons de Tournay, (Belgique), des lettres de faire part du Mariage de Monsieur V. Derély, ancien officier aux Zouaves Pontificaux, capitaine aux volontaires de l'Ouest, Chevalier de l'Ordre de Pie IX, avec Mademoiselle Marie Piérad.

Nos meilleurs souhaits aux nouveaux époux.

**DÉCÈS.**

En cette ville, le 24 juin dernier, Joseph-Athanase-Emeril-Romuald, enfant de Athanase Groleau, écuyer, ex-zouave pontifical.